

compagne aussi l'expédition. Selon toute apparence, ces bâtimens auront tout le loisir de faire leurs observations, la plupart des journaux de l'Inde s'accordant à déclarer que la présente campagne ne mettra pas fin à la guerre; quelques-uns pensent même que la lutte pourra durer encore deux ans.

Les nouvelles qui arrivent d'Espagne ont une physionomie fort triste. Les événemens manquent, à la vérité; mais le malaise et l'incertitude y sont à leur comble. Le trésor est à sec, l'armée n'est pas payée; et le régent, aussi bien que les ministres, sont obligés de faire déclarer, par les journaux qui reçoivent leurs confidences, qu'ils n'ont pas touché depuis plusieurs mois les appointemens que la loi assigne à leurs fonctions, et, qu'au mérite de servir l'état, ils joignent celui de le servir *gratis*. Quelle situation que celle d'un pays où de pareilles déclarations sont faites, et par là même regardées comme nécessaires! La contrebande à main armée, le pillage des salines, continuent à effrayer les populations, et force ne reste pas toujours à la loi! Les malheureuses provinces ont à opter entre la sévérité brutale des Zurbarano et les excès non moins odieux des factieux; enfin, pour ajouter le dernier trait à ce triste tableau, la presse se rend l'écho de sinistres rumeurs; on parle de coups d'états préparés, de la constitution de 1812 qu'il s'agirait de substituer à celle de 1833; et Espartero est de nouveau obligé de protester, à la face de la nation, de son inviolable attachement au trône de la reine Isabelle.

Les troupes françaises continuent à se couvrir de gloire à Alger, et à remporter, sur les Arabes du désert, des victoires qui malheureusement ne font guères avancer la question de notre établissement d'Afrique. Abd-El-Kader vient de proclamer de nouveau la *guerre sainte*. C'est dans ce mot que se trouve le véritable nœud de la difficulté. Les Arabes, toujours vaincus et jamais soumis, font contre nous, selon leurs idées, une *guerre sainte*; ils vont à la mort avec l'aveugle dévouement du fanatisme musulman. "Dieu le veut!" disent-ils avec mélancolie; et ils attendent toujours avec opiniâtreté que l'heure de l'extermination des *infidèles* vienne à sonner. Cette guerre acharnée n'est pas sans quelque similitude avec celle que les premiers émigrans de l'Amérique eurent à soutenir contre les *peaux-rouges*. Dieu veuille que les Arabes arrivent à comprendre que, maîtres pour maîtres, il vaut mieux dépendre du gouvernement équitable de la France, que de l'autorité arbitraire d'un pacha ou d'un bey turc. Une excellente mesure vient d'être prise par le ministre de la guerre de qui relèvent directement tous les établissemens de l'Algérie, c'est l'envoi à Alger d'une petite colonie de religieux *trappistes*, pour la formation d'une ferme-modèle. Les trappistes ont fait leurs preuves en agriculture: l'abbaye de Montagne, dans le département de l'Orne, et celle de la Meilleraie, en Bretagne, qu'ils ont été obligés d'abandonner par suite des événemens de 1830, peuvent compter parmi les plus beaux établissemens agricoles de la France, comme entente des ressources de l'art de la culture: tous les procédés perfectionnés, les instrumens nouveaux offrant un progrès quelconque, étaient immédiatement appliqués dans ces monastères. Tout concourt à faire espérer que les trappistes donneront, par leur exemple, une salutaire impulsion à l'agriculture en Algérie, et que leur présence aura sur les Arabes cette heureuse influence que le prêtre exerce toujours chez les Orientaux.

E. M.

La correspondance intéressante que nous donnons plus bas, et les détails curieux par lesquels nous complétons l'exposé de la doctrine sur laquelle le prophète américain, Miller, appuie sa prédiction de la prochaine fin du monde, laissent peu de place à notre bulletin. Aussi bien les faits que nous avons à enregistrer réclament-ils peu de commentaires. Ils passent, comme nouvelles, devant cette prédiction paradoxale de la fin du monde qui, si folle qu'elle soit, ne laisse pas de donner une certaine émotion aux plus hardis et une terrible peur aux plus crédules. C'est à la côté romanesque de la question; mais elle a aussi un côté prosaïque que la spéculation exploite, dit-on, d'une façon très matérielle et très lucrative. Tandis que Miller annonce tout haut l'approche du dernier jour, ses lieutenans recommandent tout bas aux âmes timorées de racheter bien vite leurs fautes en offrant à la nouvelle église leurs biens périssables en échange d'une place à l'Eden éternel, et le camp des Milléristes a été entouré de courtiers qui, comme ces loups attirés à la suite des armées par l'odeur du sang, ont été alléchés par l'odeur du profit qu'ils ont flairé. On assure qu'un certain nombre de croyans se sont laissés dépouiller de leurs biens par les courtiers qui escomptent à l'avance les choses célestes et le détachement des choses terrestres. Le change de Newark sur le Paradis a commencé une forte prime. Après avoir plié leur tente colossale du New-Jersey, les Milléristes sont venus, hier, la planter dans New-York. C'est là une résolution de grand capitaine. Nous verrons si la montagne ira au nouveau Mahomet qui, en attendant, a marché, lui, vers la montagne.

Paris, 19 octobre 1842.

Le retour de M. de Boutenieff à l'ambassade russe de Constantinople a causé quelque sensation dans le monde diplomatique. Les uns l'attribuent aux affaires de Serbie et à la petite révolution qui s'est improvisée dans cette principauté. La Russie désire assez naturellement étendre sur la Serbie le protectorat qu'elle a su obtenir sur les principautés de la Moldavie et de la Valachie. D'autres rattachent le retour du diplomate russe à la question turco-syrienne qui est toujours sans solution.

La princesse Lubicza, mère du prince Michel, peut être considérée comme

l'héroïne de la révolution serbienne. Quand le prince Milosh, battu par les Turcs, se réfugia dans les forêts et déclara à la princesse qu'il abandonnait la cause de la liberté, la princesse lui répondit en ces termes: "Eh bien! puis-que les hommes désespèrent de la liberté et ne savent supporter l'adversité, voyons ce que les femmes pourront faire." Cette réponse énergique humiliée à tel point le prince Milosh, qu'il rallia ses troupes dispersées, attaqua et battit les Turcs et les força de se retirer de la principauté, ne leur laissant la faculté de conserver des garnisons que dans les forteresses situées le long du Danube. La princesse Lubicza ayant découvert que le prince avait une maîtresse, se rendit immédiatement chez la femme qu'elle soupçonnait et la tua d'un coup de pistolet. Depuis lors, elle vit séparée de son mari. La princesse avait donné à son fils le conseil d'établir sa résidence à Kragujevatz pour le soustraire aux sourdes menées et aux intrigues de la Russie agissant par les commissaires turcs. Le prince Michel était aimé, les chefs de district lui étaient dévoués; mais ses ennemis l'attirèrent à Belgrade, dès que leurs projets furent parvenus à leur maturité, car c'est dans cette capitale que le sort des princes serbiens a toujours été décidé. Le prince Michel et sa mère comptent sur l'intervention de l'Autriche. M. de Fonblanque, consul d'Autriche, est parti pour Constantinople; il est chargé d'une protestation du consul de France contre la conduite de Kiamil Pacha. Le divan se montrera favorable au prince Michel si M. Fonblanque est soutenu par notre ambassadeur et par l'Autriche. Or, l'Autriche est évidemment intéressée à soutenir le prince Michel. Ce prince est continuellement en communication avec le général autrichien commandant à Semlin et le gouverneur-général de Peterwraden.

Le Liban est habité par des nations essentiellement distinctes, entr'elles et avec les Turcs, de mœurs et de croyances religieuses; la nation à moitié payenne des Druses et la grande famille catholique des Maronites. Très braves et très agueris, les Druses et les Maronites sont toujours prêts à se mutiner contre l'autorité précaire des Turcs. De temps immémorial, soit politique de la part des Turcs, soit concession, ces populations jouissaient du droit d'être gouvernées par les émirs de leur nation qui relevaient du Pacha de St-Jean d'Acre. En 1840, l'émir maronite Beschir, vieil ami de Mehemet Ali, passa aux Anglais avec tous ses trésors, et depuis il habite Constantinople.

Quand La Porte rentra en possession de la Syrie, elle profita de cette circonstance pour installer dans le Liban un gouvernement turc, Omer Pacha; de là, réclamations des Maronites, au nom de leurs anciens privilèges, réclamations qui ont été appuyées par les représentations des puissances européennes. La *Gazette d'Augsbourg* annonce que la Porte, ne tenant pas compte de ces représentations, vient de publier un hattî-schérif par lequel elle établit une administration purement turque pour les Maronites et les Druses. La Porte a pris au sérieux les déclarations des puissances signataires du traité du 15 juillet, relativement à l'*indépendance* et à l'*intégrité de l'empire ottoman*. Elle essaie son indépendance. Ne semble-t-il pas qu'elle ait voulu se mettre elle-même, et mettre aussi l'Europe en mesure d'apprécier la sincérité et la valeur des déclarations des signataires du traité du 15 juillet? Elle les a pris au mot. C'est ou beaucoup de bonhomie ou beaucoup de finesse.

Quoi qu'il en soit, on ne peut se dissimuler que la détermination de la Porte va mettre le gouvernement anglais en particulier dans une singulière alternative. Il se trouve placé entre son respect authentique pour l'*indépendance* de la Porte, respect écrit dans tous les documens qui ont suivi le traité du 15 juillet, et ses réclamations également authentiques en faveur des Syriens. Il lui sera assez difficile de concilier le passé et le présent, sans se démentir. Que devient, en effet, l'*indépendance* de l'empire ottoman, si on se permet d'imposer des lois à cette indépendance? Que devient le protectorat et l'influence de l'Angleterre, s'ils s'annulent devant la volonté de la Porte?

La France, qui s'est unie aux réclamations des puissances en faveur des chrétiens du Liban, ainsi que devait le faire une grande nation chrétienne, n'a pas au moins à craindre qu'on lui oppose l'*indépendance* de l'empire ottoman, dans le cas où les réclamations des signataires de la convention des *détroits* deviendraient plus impérieuses. L'insistance des puissances ne ferait, au contraire, que relever la politique française en Orient, pendant qu'elle donnerait un démenti à la politique anglaise.

Nous avons eu déjà occasion de vous faire remarquer combien les suites du traité du 10 juillet avaient mis en relief l'étourderie et les contresens de la politique de lord Palmerston, en même temps qu'elles donnaient raison à la politique de la France.

Les affaires de Syrie et le dernier acte de la Porte viennent à l'appui de cette opinion.

Au reste, on aurait tort de prendre la détermination de la Porte pour une marque d'indépendance sérieuse. La Porte surtout, quand elle agit énergiquement, n'agit pas par elle-même. On la fait agir et ce n'est pas certainement en vue de son indépendance. L'arrivée inopinée de M. Boutenieff à Constantinople n'est sans doute pas étrangère à la détermination virile du divan. Il n'entre pas dans la politique de la Russie de favoriser en Orient la formation d'états libres qui pourraient rajeunir le vieil empire turc. Elle s'est servie de l'Angleterre pour arrêter les progrès de l'Égypte. Elle peut bien se servir de la Porte pour arrêter ceux de la Syrie.

E. M.